

« LE RAPPORT AU CLUB DE ROME : HALTE À LA CROISSANCE ? » : UN TEXTE FONDATEUR



MICHEL ROGALSKI *

Si on veut dater sa présence médiatique, le débat sur la décroissance s'impose déjà depuis une cinquantaine d'années. Indiscutablement, ils'inscrit dans le large brassage d'idées qui dans les années soixante-dix suivit les événements de 1968 dans le domaine intellectuel comme dans les réinvestissements militants qui apparurent dans cette décennie traversée également par la fin des Trente Glorieuses, c'est-à-dire d'une époque marquée par un fort taux de croissance et d'un déni à peu près total de préoccupations d'ordre environnemental. On pouvait alors parler d'une croissance socialement sauvage et prédatrice de la nature. C'est dans tel contexte de recherche d'alternatives que le Club de Rome¹ se constitue.

Bien sûr le questionnement sur la taille optimale d'une économie ou sur ses limites avait déjà préoccupé les économistes², mais depuis

* ÉCONOMISTE, CNRS-CIRED, DIRECTEUR DE LA REVUE *RECHERCHES INTERNATIONALES*.

¹ Le Club de Rome se fonde en avril 1968 à l'initiative d'Aurelio Peccei et se propose de faire le procès de la croissance anarchique, du gaspillage et de l'injustice. Il réunit quelques dizaines de chercheurs, de futurologues et d'hommes d'affaires de différents pays et envisage d'emblée de mener les réflexions à l'échelle mondiale. Il recevra très vite le soutien considérable de grandes institutions, de gouvernements et de groupes privés.

² Notamment l'école physiocratique animée par François Quesnay qui publia en 1758 son fameux *Tableau économique* qui décrivait une société arrivée à un état stable et dont les conditions de la reproduction à l'identique étaient précisées, ou plus tard par Thomas Malthus qui s'inquiéta dans son *Essai sur le principe des populations* (1803)

la crise de 1929 et la fin de la guerre en 1945 la réflexion portait sur la reconstruction, le développement et la compétition – y compris économique – Est-Ouest. C'est pourquoi la publication du *Rapport au Club de Rome : Halte à la croissance ?*, immédiatement traduit en une dizaine de langues, fut un événement mondial car il s'inscrivait à rebours des discussions dominantes.

Le Rapport au Club de Rome : présentation

Travail scientifique, le *Rapport*³, commande du Club de Rome à un groupe d'experts du célèbre institut américain, le MIT, modélisait sur ordinateurs – les premiers de l'époque – l'activité de la planète en faisant interagir de façon dynamique cinq facteurs principaux : la production industrielle, la population, les ressources alimentaires, les ressources non-renouvelables et la pollution. L'ensemble du travail se cristallisait à travers un modèle mathématique brassant des milliers de données de toute nature. Par construction, ne pouvait être utilisé que ce qui était quantifiable. L'horizon proposé est celui d'un siècle. Les auteurs prétendent construire des scénarios et non des prévisions⁴. Ils examinent l'effet de certaines hypothèses initiales qui correspondent à des évolutions projetées dans le futur permettant ainsi de répondre à des questions du type que se passera-t-il si... ?

Le *Rapport Meadows* (du nom de son principal rédacteur) connut rapidement un impact intellectuel et politique retentissant et alimenta de nombreuses polémiques. Il a puissamment contribué à favoriser l'émergence d'un doute quant à la possibilité de la poursuite ininterrompue d'une croissance toujours accélérée. Il a accompagné – notamment en France – des réinvestissements militants et a dopé la première candidature écologiste présidentielle portée par René Dumont. Derrière ce foisonnement, parfois confus, on retrouve un affrontement d'idéologies qui émerge à différents champs disciplinaires et questionnent des notions aussi vastes que

des limites des ressources alimentaires butant sur des terres disponibles face à la croissance démographique.

³ Meadows, Donella H. et Dennis L., Randers Jørgen, Behrens William W. III, *The limits to growth*, University Books, New York, 1972. Traduction française complétée : *Halte à la croissance ?*, Fayard, 314 p., Paris, 1972.

⁴ Cf. Élodie Vieille-Blanchard, « À l'origine des modèles intégrés du changement climatique », *Recherches internationales*, n° 89, janvier-mars 2011, p. 181-211.

l'optimum de la population mondiale, la crainte de l'épuisement des ressources, le rôle de la technologie et de la science, le sens du progrès, la fragilité des sociétés, la résilience des écosystèmes, la nécessité ou la nature de la croissance dans un monde qui serait fini, etc. En réalité, des préoccupations pas vraiment nouvelles, mais qui combinées présentent un tableau effrayant et cristallisent des interrogations anciennes⁵.

Ce modèle, perfectionné pour l'époque, mais relativement fruste par rapport à ce qui peut se faire aujourd'hui, se propose d'aider les gouvernements à prendre leurs décisions en connaissance de cause. Mais il confortait à travers ses 121 équations les hypothèses sur lesquelles il reposait. En effet, les prémisses ne pouvaient conduire qu'à son écroulement. Logiquement, si on suppose que les phénomènes dangereux augmentent de façon exponentielle alors que les moyens pour réduire leurs effets demeurent fixes ou croissent à un rythme plus lent, la catastrophe ne peut qu'apparaître à l'horizon et sa date ne dépend plus que de quelques variations de chiffrage de données.

Des partis-pris, voire des obsessions majeures constituent le cœur de la démarche. Tout d'abord le monde est saisi dans son unicité et sa globalité sans distinction des parties qui le composent, sans prendre en compte notamment l'existence d'un Nord et d'un Sud alors même que l'époque est celle de l'émergence d'un Tiers monde qui aspire à prendre toute sa place dans l'arène mondiale. Aucun mécanisme d'exploitation ou de domination n'est envisagé, pas plus que les capacités d'adaptation, de plasticité ou d'évolution des styles de vie des populations. Ensuite le progrès technique et la science ne constituent pas des données susceptibles de contrarier l'évolution du modèle. Tout au plus peuvent-ils retarder ou repousser l'évolution fatale, mais en aucun cas l'empêcher. Enfin, le modèle traite les ressources non renouvelables, surtout énergétiques, comme un stock donné une fois pour toutes et ne pouvant que s'épuiser. L'ensemble s'accompagne d'une vision démographique qui empreinte fortement à Malthus et véhicule le

⁵ Sur les réactions au *Rapport Meadows*, on se reportera à l'étude menée par le CIRED (Centre de recherches internationales sur l'environnement et le développement – CNRS/EHESS) à la demande du PNUE (Programme des Nations unies pour l'environnement : *Réactions au Rapport « Limits to Growth »*, novembre 1973, 106 p.

mythe d'une surpopulation menaçante⁶. On remarquera par contre l'insistance heureuse de la prise en compte de la pollution et de ses effets sur la dégradation des capacités de charge des écosystèmes. Cette question sera d'ailleurs développée dans un rapport ultérieur⁷, mais était largement loin d'être ignorée à cette époque⁸.

De façon plus étonnante des domaines comme la faim et la malnutrition, la pauvreté, l'inadéquation des institutions politiques, la course aux armements ou les crises, ne sont pas retenus comme causes ou préoccupations, alors qu'ils constituent des traits majeurs de l'évolution du monde.

Des hypothèses contestables : concept de ressources et évolution de la population

90

Deux propositions-clés se dégageront de l'étude : stabiliser la population mondiale et limiter la production – en réalité ni l'arrêter, ni la rendre négative, mais la ralentir – afin de freiner la pollution et la consommation de ressources naturelles. Le *Rapport* délivre l'idée que nous serions à la croisée des chemins – image depuis lors rebattue – et que faute de savoir choisir et décider, le pire ne peut qu'advenir rapidement. Ainsi « décider de ne rien faire, c'est décider d'accroître le risque d'effondrement ».

Cette préconisation de stabilité sera âprement discutée tout au long des décennies suivantes et laissera place à des élaborations qui porteront plus sur l'aspect qualitatif que quantitatif du développement. Ainsi sera recherché et affirmé l'espoir d'une possible coïncidence entre croissance économique et préservation de l'environnement. Conférences internationales et autres rapports se multiplieront⁹ et contribueront à proposer le concept de

⁶ Sur ce point Denis Meadows n'a pas changé sa position près de cinquante années plus tard. Dans une interview au *Monde* (2-12-2018) il déclare : « Ajoutons que le rythme auquel la population mondiale progresse aujourd'hui n'est pas soutenable, du fait de la limitation des ressources naturelles et des énergies fossiles. Il devra donc ralentir d'une façon ou d'une autre. »

⁷ Mihajlo Mesarovic, Eduard Pestel, *Stratégie pour demain – 2^e Rapport au Club de Rome*, 1974, Seuil, 208 p.

⁸ On notera l'ouvrage précurseur de K. William Kapp paru dès 1950 sous le titre *The social Costs of Private Enterprise* et traduit en français sous celui de *Les Coûts sociaux dans l'économie de marché*, 1976, Flammarion, 346 p.

⁹ La Conférence de Stockholm dès 1972 ou le Rapport Brundtland forgeant le concept de développement durable : Brundtland, G. H., *Our Common Future*, 1987, Oxford

développement durable. La Conférence onusienne de Bucarest sur la population, tenue en 1974, affirmera avec netteté le rejet de toute politique malthusienne et soutiendra que seul le développement peut résoudre la question d'une éventuelle surpopulation. Le modèle de stagnation ou de décroissance se trouve ainsi marginalisé au profit de celui d'un développement durable assis sur le tripode de l'efficacité économique, de l'équité sociale et du respect de l'environnement. Ce n'est donc pas par hasard si les critiques les plus radicales contre ce nouveau concept proviendront largement des milieux qui avaient assuré la promotion du *Rapport au Club de Rome*.

Mais la crédibilité du *Rapport* souffrira surtout de la non-réalisation de ses prophéties. En effet les catastrophes annoncées en termes de limite ne seront pas au rendez-vous, notamment les prévisions sur l'épuisement des ressources non renouvelables. Celle du Tableau 1 tiré du *Rapport* sont rétrospectivement accablantes de pessimisme. Ainsi, l'aluminium, le cuivre, l'or, le plomb, le mercure, le gaz naturel, le pétrole, l'argent, le zinc, devraient depuis longtemps être en voie d'épuisement. Or, il n'en est rien. 30 années plus tard les auteurs font le point à travers un nouveau rapport¹⁰ et confirment leur intuition d'origine en insistant toutefois nettement plus sur la capacité de charge des écosystèmes et le concept d'empreinte écologique. Le préfacier – Jean-Marc Jancovici – avancera non sans malice : « Désormais le seul souvenir qui reste de ce travail est que “ces pessimistes” se sont trompés, puisque nous sommes toujours là » (p. 9). Et d'ajouter : « Pour vérifier le message de fond... il faudra attendre la fin du XXI^e siècle pour crier au génie ou conspuer l'incompétent » (p. 10). Les auteurs se sentent obligés, dans cette version remaniée de présenter de nouveaux tableaux (cf. Tableau 2) en jouant sur la distinction entre réserves identifiées et stock de ressources dont la durée est largement retardée.

On est bien là au cœur de l'hypothèse la plus controversée. C'est la question du concept de ressource. Le fil qui parcourt l'ouvrage laisse entendre qu'il s'agirait d'un stock de différents

University Press. Traduction française : *Notre avenir à tous*, 1988, éditions du Fleuve, Montréal, 456 p.

¹⁰ *The Limits to Growth, the 30-Year Update* (2004). Traduction française : Donella Meadows, Dennis Meadows, Jørgen Randers, *Les Limites à la croissance (dans un monde fini) – Le Rapport Meadows, 30 ans après*, 2012, Rue de l'Échiquier, 488 p.

gisements dont l'évaluation serait faite une fois pour toutes et qui ne pourrait aller qu'en s'épuisant au fur à mesure du développement de l'activité économique. Or toute l'histoire montre le contraire, à savoir que l'activité humaine est aussi créatrice de ressources dont l'évaluation ne peut être figée parce que dépendante du progrès technique, des avancées scientifiques et des prix relatifs. Nous n'avons connaissance ni de toutes les ressources qui sont disponibles, ni de la façon de les utiliser. Les limites de l'étendue de la connaissance constituent le principal facteur de la « limite des ressources », aspect que les auteurs n'incluent jamais dans leur étude. Or la science crée des ressources jusqu'alors insoupçonnées. Le charbon a vu son usage dopé par l'invention de la machine à vapeur, le pétrole par celui du moteur à explosion et de la chimie, l'uranium par la percée des mystères de l'atome, les terres rares par le développement des procédés de communications modernes, l'espace par l'invention des satellites et la capacité à les lancer, le vent par l'invention des éoliennes, le soleil par celui des cellules photovoltaïques, etc. On l'aura compris, le véritable problème auquel l'humanité est confrontée n'est pas celui de l'épuisement des ressources mais celui de leur utilisation à l'origine de pollutions transformant la planète en immense poubelle¹¹. Dans de tels écosystèmes dégradés, l'homme ne peut plus survivre. La menace de réchauffement climatique ne s'est jamais expliquée par la raréfaction de ressources mais au contraire par une utilisation démesurée de celles-ci, en particulier de celles d'origine fossile et susceptibles d'émettre des gaz à effet de serre. Bref, c'est l'excès de ressources et de leur exploitation qui crée le principal problème et non leurs limites. Les nouvelles « découvertes » constituent le phénomène majeur de notre époque.

L'oubli : le maillage de la planète par des grands systèmes interconnectés

Parmi les risques majeurs qui menacent la planète, le *Rapport Meadows* fait totalement l'impasse sur un danger qui pèse sur les

¹¹ Pierre-Noël Giraud, « Ressources ou poubelles ? », *Le Débat* 2014/5, p.165-176. Ou encore Jean-Charles Hourcade, Nebojsa Nakicevonic, « L'énergie au XXI^e siècle, le sens des limites », Revue *Projet*, janvier 2015. Les auteurs, favorables à une plus grande sobriété énergétique, se proposent d'en séparer les bons arguments des mauvais.

grands systèmes techniques qui maillent le monde au point d'en devenir vitaux pour l'activité humaine quotidienne. Il s'agit d'une panne ou d'un accident qui pourrait paralyser un grand réseau devenu indispensable et susceptible par effet de contagion de bloquer tous les autres. Il y aurait alors un véritable effondrement aux effets indescriptibles par simple jeu de dominos. La contagion serait immédiate et affecterait toute activité sous différents aspects. Les conséquences d'une perturbation durable de l'espace satellitaire, des câbles sous-marins, des réseaux électriques, de la toile internet, des réseaux d'eau, de transports, de flux de données ou d'évacuation de déchets, etc. seraient incalculables et paralyseraient des pans entiers de l'activité humaine. Les styles de vie d'aujourd'hui – notamment les conséquences impliquées par l'énormité des grandes agglomérations urbaines – ont augmenté la menace qui se trouve exacerbée par l'essor incontrôlable des flux de toutes natures¹². La menace ne se limiterait pas à la paralysie et au chaos. L'existence de nombreuses centrales nucléaires dépendantes pour leur fonctionnement de ces réseaux de flux ne manquerait pas de créer un danger supplémentaire pour les populations.

93

Ce scénario catastrophe a été imaginé par l'ingénieur italien Roberto Vacca dès 1971 [cf. Encadré 1] à travers un livre consacré à la dégradation des grands systèmes¹³. Il est inutile d'insister sur le fait que cette vision n'a pu en une cinquantaine d'années que prendre de l'importance. On imagine mal aujourd'hui pouvoir se passer des services que rendent les milliers de satellites qui tournent en orbite dans l'espace qui est ainsi devenu une nouvelle ressource. Nous deviendrions tout simplement sourds et aveugles. Un accident de collision – agressif ou non – n'est pas invraisemblable et générerait des milliers de débris assurant la destruction des autres satellites et nous priverait de cette infinité de services rendus. La volonté actuelle des militaires de s'intéresser et de s'impliquer de plus en plus fortement dans cet espace – censé être démilitarisé – ne peut qu'inquiéter car nous sommes dans un magasin de porcelaine dont les éclats d'un objet cassé se transformeraient vite en catastrophe. Pour donner une idée de l'ampleur du problème, la France dispose

¹² *Courrier international* (Hors série) : Atlas des nouvelles routes, septembre-octobre 2018, 74 p.

¹³ Traduction française : Roberto Vacca, *Demain le moyen âge – La dégradation des grands systèmes*, Albin Michel, 1973, 228 p.

Tableau 1 : Sur les limites des ressources

Tableau 4 A
Ressources non renouvelables

Ressource	Réserves globales connues	Indice statique années ¹	Pourcentage ² d'aug. envisagé			Indice exponentiel années ³	Indice exponentiel optimisé ⁴
			Max.	Moyen	Min.		
Aluminium	117 × 10 ⁹ t	100	7,7	6,4	5,1	31	55
Chrome	775 × 10 ⁶ t	420	3,3	2,6	2,0	95	154
Charbon	5 × 10 ¹² t	2 300	5,3	4,1	3,0	111	150
Cobalt	2,2 × 10 ⁶ t	110	2,0	1,5	1,0	60	148
Cuivre	308 × 10 ⁶ t	36	5,8	4,6	3,4	21	48
Or	11 × 10 ³ t	11	4,8	4,1	3,4	9	29
Fer	100 × 10 ⁹ t	240	2,3	1,8	1,3	93	173
Plomb	91 × 10 ⁶ t	26	2,4	2,0	1,7	21	64
Manganèse	800 × 10 ⁶ t	97	3,5	2,9	2,4	46	94
Mercuré	115 × 10 ⁶ t	13	3,1	2,6	2,2	11	41
Molybdène	5 × 10 ⁶ t	79	5,0	4,5	4,0	34	65
Gaz naturel	32 × 10 ¹² m ³	38	5,5	4,7	3,9	22	49
Nickel	66,5 × 10 ⁶ t	150	4,0	3,4	2,8	53	96
Pétrole	455 × 10 ⁹ barils	31	4,9	3,9	2,9	20	50
Platine et métaux de même groupe	13,3 × 10 ³ t	130	4,5	3,8	3,1	47	85
Argent	172 × 10 ³ t	16	4,0	2,7	1,5	13	42
Étain	4,4 × 10 ⁶ t	17	2,3	1,1	0	15	61
Tungstène	1,3 × 10 ⁶ t	40	2,9	2,5	2,1	28	72
Zinc	123 × 10 ⁶ t	23	3,3	2,9	2,5	18	50

1. L'indice statique S, représente le nombre d'années à l'issue desquelles les réserves actuellement connues seraient épuisées si la consommation annuelle des ressources se maintenait au taux actuel.

2. Le pourcentage R est le taux prévu d'augmentation annuelle de la consommation. La valeur moyenne est prise en ligne de compte pour déterminer l'indice exponentiel.

3. Cet indice I fournit le temps nécessaire à l'épuisement des réserves globales connues en supposant une augmentation annuelle du taux de consommation égale au % moyen ci-dessus. On l'obtient par la formule I exp. $\frac{\log_e (R \times S) + 1}{R}$.

4. Indice exponentiel I' qui serait obtenu en supposant les réserves globales 5 fois plus élevées I' exp. $\frac{\log_e (5 S \times R)}{R}$.

5. Ce groupe comprend outre le platine, le palladium, l'iridium, l'osmium, le rhodium, et le ruthénium.

N.D.T. Exemple de calcul de I et I' s = 150 R moyen = 3,4 % = 0,034

$$I = \frac{\log_e (150 \times 0,034 + 1)}{0,034} = \frac{\log_e 6,1}{0,034} = \frac{1,82}{0,034} = 53$$

$$I' = \frac{\log_e (150 \times 0,034 \times 5 + 1)}{0,034} = \frac{\log_e 26,5}{0,034} = \frac{3,28}{0,034} = 96 \text{ par défaut.}$$

Tableau 2 : Les limites des ressources révisées

TABLEAU 3-2 – Durée de vie des réserves identifiées de huit métaux

	Production annuelle - moyenne 1997-99	Croissance annuelle de la production - moyenne 1975-99	Réserves identifiées en 1999	Durée de vie des réserves identifiées avec une croissance annuelle de 2% de la production	Stock de ressources	Durée de vie du stock de ressources avec une croissance annuelle de 2% de la production
Métal	Millions (10 ⁶) de tonnes par an	% par an	Milliards (10 ⁹) de tonnes	Années	Milliards de tonnes	Années
Bauxite	124	2,9	25	81	2 000 000	1 070
Cuivre	12	3,4	0,34	22	1500	740
Fer	560	0,5	74 000	65	1 400 000	890
Plomb	3,1	- 0,5	0,064	17	290	610
Nickel	1,1	1,6	0,046	30	2,1	530
Argent	0,016	3,0	0,00028	15	1,8	730
Étain	0,21	- 0,5	0,008	28	40,8	760
Zinc	0,8	1,9	0,19	20	2 200	780

Ce tableau illustre l'énorme écart entre les réserves identifiées et le stock de ressources. Les premières sont connues et on espère pouvoir les exploiter grâce à la technologie dont nous disposons et selon les prix actuels. Le stock de ressources est la quantité totale que l'on pense être présente dans la croûte terrestre. Les hommes ne seront jamais en mesure d'exploiter entièrement ce stock, mais l'évolution des prix et de la technologie, ainsi que de nouvelles découvertes vont sans doute accroître les réserves identifiées. **(Source : MMSD)**

d'une base de données de 10 000 objets spatiaux en orbite, qu'elle suit en permanence.

Bien sûr, ce raisonnement vaut pour d'autres réseaux qui se satureraient ou se paralyseraient et dont l'interconnexion créerait immédiatement un immense chaos. L'enchaînement des causes qui ont provoqué la catastrophe nucléaire de Fukushima et ses conséquences relève de la même problématique. La méfiance dont témoignaient les auteurs du *Rapport au Club de Rome* vis-à-vis du progrès technique ou de la science comme facteurs de progrès susceptibles de retarder les dangers répertoriés, les a également empêchés de prendre toute la mesure du danger de l'expansion de ces méga systèmes complexes aujourd'hui largement automatisés. C'est une dimension totalement étrangère à leur regard qu'ils ont de fait négligée. La nature de leur modèle – mathématisé et quantitatif – les a probablement empêchés d'appréhender ce genre de dimensions plus qualitatives.

Encadré 1 : Le scénario de Roberto Vacca (1971)

Dans un célèbre essai consacré à la dégradation des grands systèmes l'ingénieur italien Roberto Vacca offre un scénario catastrophe susceptible de s'abattre sur New York par le simple effet, tel un jeu de dominos, d'enchaînement de causes.

« Tout pourra commencer avec la simple coïncidence d'une paralysie du trafic routier et ferroviaire. À l'heure venue de la relève du service de contrôle de la navigation aérienne dans deux grands aéroports, le personnel frais, bloqué par ces encombrements, n'arrive pas. Les contrôleurs restent à leur poste suivant deux appareils par minute sur les écrans radar. Au bout de quelques heures la fatigue s'empare d'un « aiguilleur du ciel » et l'accident redouté surgit. Deux appareils entrent en collision et tombent enchevêtrés sur une ligne à haute tension mettant hors service tout le réseau du quart nord-est des États-Unis. C'est le black-out total. Il durera des jours et des jours. Comble de malchance, on est au 15 janvier, il fait -15 °C. La neige est déjà là. Les chasse-neige ne peuvent entrer en service car les routes sont congestionnées. Les automobilistes bloqués laissent tourner leur moteur et consomment toute leur essence.

Impossible de refaire le plein car les moteurs électriques des pompes sont à l'arrêt. Des conducteurs abandonnent leurs véhicules pour tenter de rentrer chez eux, contribuant ainsi à rendre les embouteillages encore plus inextricables.

Les trains ne circulent plus obligeant les employés à camper dans leurs bureaux où pour se réchauffer ils allument des feux. Des incendies éclatent qu'on ne peut éteindre car les auto-pompes des pompiers ne peuvent passer dans les rues engorgées par le trafic paralysé. Les premières scènes de panique éclatent provoquant les premiers morts. 50 millions de personnes sont abandonnées à elles-mêmes, sans approvisionnements et sans informations. Tout le monde essaie de téléphoner bloquant le réseau entier. Beaucoup tentent de rejoindre à pied leurs familles et entreprennent des marches de dizaines de kms qu'ils ne peuvent terminer. Certains meurent dans la neige, d'autres demandent asile au voisinage qui y rechigne. Les armes à feu largement répandues commencent à entrer en action.

Au deuxième jour, l'état d'urgence est proclamé et les forces armées assurent les pouvoirs civils. Le ravitaillement assuré par le rail et la route est bloqué.

Au troisième jour, les pillages des supermarchés commencent, réprimés par l'armée. Les voisins s'entretuent pour se procurer ce qu'ils soupçonnent l'autre de posséder encore : bouteilles de gaz, nourriture, etc.

Au cours des deux semaines que durera la crise, quelques millions d'êtres humains périront. Les cadavres apparaîtront dans les rues et provoqueront un ultime fléau décisif : la peste bubonique tue la moitié de la population restante. »

Fin de l'histoire et début selon l'auteur du « Moyen Âge » qui commencerait entre 1985 et 1995 et durerait une centaine d'années avant d'amorcer une nouvelle « Renaissance ».

Conclusion

Cinquante ans après, les partisans d'une décroissance, seule façon de faire face à l'épuisement des ressources et à la rencontre de limites de charge des écosystèmes et qui considèrent globalement que l'homme est le principal ennemi de la planète, restent nombreux et annoncent toujours des perspectives sombres. Oubliant probablement que les taux de croissance ne sont plus ce qu'ils étaient et que le ralentissement de la croissance s'est progressivement installé. Certains vont même jusqu'à prédire l'effondrement et invite à s'y préparer de façon individuelle ou à travers de petites communautés de survie, arguant qu'il est déjà trop tard pour changer de trajectoire. Ils restent insensibles à l'idée que si l'humanité a toujours légué à la génération suivante une planète plus dégradée, elle l'a également accompagnée d'une « boîte à outils » plus performante.

98

Résumé:

Au début des années 1970, la publication du *Rapport au Club de Rome* créa un événement international. Préconisant le ralentissement de la croissance, voire son arrêt, ses thèses furent au cours des décennies suivantes réadaptées au profit du concept de développement durable visant à harmoniser les variables de l'efficacité économique, de l'équité sociale et du respect de l'environnement. Visionnaire sur la capacité de charge des écosystèmes, discutable sur le concept de ressources et sur le rôle de la science, le *Rapport* est passé à côté de la fragilité des grands systèmes qui maillent de plus en plus tous les aspects de l'activité humaine.